

KAMIL STACHOWSKI  
Jagiellonian University, Cracow  
kamil.stachowski@gmail.com

W. KOTWICZ'S UNPUBLISHED STUDY  
*LES VOYELLES LONGUES DANS*  
*LES LANGUES ALTAÏQUES* (1938)  
[EDITION, PART 1]

## 2. W. Kotwicz, Les voyelles longues dans les langues altaïques

### I.

1. Les voyelles longues, dans les langues altaïques, ont été l'objet, depuis A. Bobrovnikov et A. Böhtlingk, de l'attention particulière des savants, que ce phénomène ne cesse de préoccuper, jusqu'à nos jours. Quelques-uns y sont revenus à maintes reprises, tel M. N.N. Poppe qui reprend ce sujet dans presque chacun de ses travaux linguistiques, soit pour préciser des vues déjà exprimées, soit pour y ajouter des remarques nouvelles. Une abondante réserve de faits a déjà été réunie et le problème entier est éclairci dans ses contours généraux. Néanmoins, toute une série de questions demandent encore un examen plus rigoureux ; certaines sections, surtout le tongouse, ont été négligées ; enfin, on n'a point tenté de compiler, dans une vue d'ensemble, les résultats déjà acquis. [1]

L'étude ci-jointe était achevée et prêtée pour l'impression, quand deux nouveaux travaux, traitant du même sujet, l'un en langue russe<sup>1</sup>, le second en hongrois<sup>2</sup>, me parvinrent. Dans le premier, M. Poppe reprend tout au long le problème de la provenance des voyelles longues mongoles ; dans le second, M. Ligeti considère les voyelles longues turques sur le fond altaïque. J'ai voulu prendre en compte ces travaux, dans la mesure où me l'ont permis le plan de mon étude, ainsi que ma trop élémentaire connaissance de la langue hongroise. [2]

2. Dans l'état actuel des études altaïques, il ne nous est pas encore possible de traiter à fond ce problème, ni d'ailleurs beaucoup d'autres questions du même domaine. Lorsque, en 1930, je m'arrêtai à considérer l'avenir de ces études, je croyais pouvoir signaler toute une succession de faits qui présageaient au mieux de leur développement futur. On pouvait surtout beaucoup espérer des savants russes, dont les rangs se trouvaient accrus par les représentants de diverses nations orientales<sup>3</sup>. Nous reçûmes en effet, de ces parages, d'importantes publications, M.M. K.K. Yudakhin, N.K. Dmitriev, E.D. Polivanov, G.M. Vasilevitch, L. Ligeti et, avant tout, N.N. Poppe faisaient paraître, sur un rythme rapide, pour ne pas dire fiévreux, de nouveaux matériaux linguistiques, de nouvelles études sur différents dialectes altaïques, des recherches sur telle ou telle question particulière. Leur exemple stimulait les savants d'Europe occidentale, avant tout W. Bang et M.M. T. Kowalski, G. Jarring, K. Menges et autres. Sur la même arène parurent bientôt les savants de la Nouvelle Turquie, qui entreprirent de recueillir les données dialectologiques en Anatolie. [3]

Bientôt, malheureusement, les choses se gâtèrent. La mort faucha des altaïstes éminentes B. Vladimirtsov à Léninegrad, W. Bang à Berlin et P. Schmidt à Riga. [4]

<sup>1</sup> Н.Н. Поппе, *Монгольский словарь Мукаддимат аль-Адаб* (Труды Института Востоковедов, XIV), Ленинград 1938.

<sup>2</sup> L. Ligeti, *A török hosszú magánhangzók* (Magyar Nyelv XXXIV, 1938, 65–76).

<sup>3</sup> RO VII, 142–143.

Les sphères compétentes, en Turquie et en URSS, se montrèrent peu disposées à seconder les recherches de science pure. En Turquie, les tendances de nationalisme extrémiste firent atteler les savants aux travaux d'épuration de la langue turque, pour consolider la théorie d'une « langue solaire ». En Russie, ce fut tout le contraire : on entreprit de détruire les tendances nationalistes de chacun des peuples altaïques. Aussi renonça-t-on à la publication du grand dictionnaire pan-turc, projeté sur la base de vocabulaire de W.W. Radloff ; on abandonna également tous les plans des autres nations orientales, intimant l'ordre, aux agents soviétiques, d'entreprendre le travail plus pratique de composer, pour toutes ces nationalités, des langues littéraires, adaptées aux buts de la propagande politique. Ainsi, au lieu de décrire et d'étudier les nombreux dialectes et idiomes orientaux, les savants soviétiques se virent plutôt contraints de mettre la main à leur nivellement, pour frayer la voie à une langue officielle, artificiellement préparée.

[5]

En même temps surgirent de nouvelles théories linguistiques, fondées sur des prémisses sociales et économiques, ayant pour tâche de créer un support durable aux innovations gouvernementales, sur le front linguistique.

Les méthodes appliquées à la formation de nouvelles langues littéraires furent élaborées avec un soin particulier. On prenait généralement pour point de départ un dialecte ou idiome défini, que l'on complétait ou corrigeait, dans le champ de la phonétique et de la morphologie, ainsi que de la sémantique, au moyen d'éléments puisés d'un côté, dans d'autres idiomes ou dialectes et, par ailleurs, dans la terminologie internationale. Cette langue ainsi élaborée, on l'introduisait ensuite dans les écoles et les bureaux officiels, on en composait des dictionnaires, des grammaires et d'autres manuels scolaires. Grâce à l'appui forcé des autorités, tous ces livres se répandaient à flots, par éditions successives à milliers d'exemplaires ; mais il n'en passait qu'un petit nombre à l'étranger, par l'intermédiaire de quelques maisons privilégiées.

[6]

Ce fut donc ainsi, dans de telles conditions, que les peuples altaïques se sont vus enrichis d'un nombre relativement considérable de nouvelles langues littéraires, aux noms parfois peu connus, pourvues d'une abondante littérature scolaire et propagandiste. L'apparition de tous ces dictionnaires, grammaires et autres bouquins, en éditions souvent assez soignées, souleva une véritable sensation parmi les savants d'Europe. Au surplus, comme ces publications étaient fréquemment destinées à des peuples dont on ne connaissait guère la langue, on les prit, au début, au sérieux et l'on se mit à les étudier, pour en tirer des conclusions. Les savants de Finlande surtout semblèrent faire confiance aux publications soviétiques. Du moins, M. G.J. Ramstedt, dans le cours d'une séance solennelle (1935) de la Société Finno-Ougrienne<sup>4</sup>, n'hésita pas à couvrir de louanges l'activité, sur ce terrain, des écrivains soviétiques, tandis que M. M. Räsänen allait jusqu'à écrire un article spécial traitant du thème qui nous intéressa, c'est-à-dire des voyelles longues en turc, en prenant sans réserves pour source d'information, les données fournies par le dictionnaire de la langue littéraire artificielle turkmène.<sup>5</sup>

[7]

<sup>4</sup> *JSFOu* XLVIII 5, 12–15. Cf. *BSOS* IX, p. 2, 1938, 485–488.

<sup>5</sup> *FUF* XXIV, 249–255.

L'on ne peut, sans doute, aller jusqu'à prétendre que les publications linguistiques turques ou soviétiques ne présentent aucune valeur pour la science. Elles reposent, en effet, sur un terrain tout à fait réel, que la science doit chercher à connaître; les surcharges complémentaires dont on a alourdi ce fondement ne sont même pas absolument controuvées, mais ont été empruntées à d'autres dialectes. On ne peut non plus blâmer les agents soviétiques, à cause des expériences tentées par eux selon leur conception: ils le font pour réaliser leurs «grandes» idées; seulement, ils n'ont nullement en vue le bien de la science européenne, pour laquelle ils nourrissent la plus vive répulsion. Mais, ne cherchons pas non plus dans leurs publications ce qui ne peut s'y trouver et ne s'y trouve pas, en effet. Seulement, tout en gardant nos positions sur un terrain diamétralement différent, tirons profit de leurs expérimentations, avec toute réserve et circonspection. En somme, admettons que, tant qu'il ne s'agit que de la caractéristique générale des dialectes et idiomes de tel langage, pour lequel a été créée une nouvelle langue littéraire, nous pouvons tirer un certain profit, surtout dans le cas où nous manquerons de toutes autres données. Mais s'il s'agit d'entrer dans les détails, pour lesquels les données dialectiques ont une importance capitale, il ne nous reste qu'à mettre à l'écart les nouvelles publications soviétiques, pour chercher ailleurs les matériaux nécessaires. Certainement, nous devrons suivre fréquemment cette ligne de conduite; il suffit de nous rendre compte, en combien de dialectes se sont éparpillées les diverses langues altaïques, ce qu'ont démontré les recherches récentes de M. T. Kowalski<sup>6</sup>, d'une part, sur les dialectes osmanlis et celles, d'autre part d'E. Polivanov<sup>7</sup>, sur les dialectes usbèques,<sup>a</sup> désignés auparavant sous la dénomination commune de Sartes. Il est seulement regrettable que, dans leurs nouvelles publications, les institutions soviétiques n'insèrent aucun indice qui permette de reconnaître, lesquelles d'entre elles ont pour objet des langues littéraires nouvelles. Les auteurs aussi omettent de l'indiquer, si bien que les travaux de cette catégorie de M. Poppe, par ex., ne laissent guère situer qu'après une étude minutieuse. [8]

Je me suis cru obligé d'introduire cette digression pour me justifier de ne me servir, par la suite, pour la plupart que d'ouvrages plutôt anciens, à commencer par le vocabulaire de W.W. Radloff; quant aux travaux soviétiques récents, je ne m'y réfère que rarement. [9]

## II.

3. Dans les langues *m o n g o l e s*, les voyelles longues possèdent une importance capitale: elles y remplissent un rôle équivalent à celui des voyelles normales et brèves,

<sup>6</sup> Vid. *Encycl. d. Islam* IV et des études ultérieures.

<sup>7</sup> Поливанов Е.Д., *Материалы по грамматике узбекского языка*, вып. I (Ташкент 1935).

<sup>a</sup> Footnote 7 referenced again. The first reference (by "E. Polivanov") is in pencil; the second is in pen. In the Polish text, the reference is by "dialektami uzbeckimi" 'Uzbek dialects'. Perhaps, Kotwicz wanted to move the footnote but forgot to cross out the reference in the original place. (P [7])

- [10] formant avec celles-ci des phonèmes parallèles. Aussi est-ce sur le terrain mongol que ces voyelles ont été le mieux étudiées, surtout grâce aux investigations de G.J. Ramstedt, de B.J. Vladimirtsov et de N.N. Poppe; et tous les savants qui s'en sont occupés sont arrivés à des résultats à peu près identiques.

Selon donc l'opinion générale, précisée par Vladimirtsov, non seulement avant de s'être subdivisée en dialectes, mais encore longtemps après, la langue mongole ne possédait que des voyelles de quantité normale<sup>8</sup>. Il n'y avait pas non plus de longueurs dans la langue littéraire, dont l'origine doit remonter au XI<sup>e</sup>–XIII<sup>e</sup> s., et cet état archaïque existe encore, nous le savons, jusqu'à nos jours. Il est vrai qu'en lisant les textes écrits dans cette langue, les Mongols allongent aujourd'hui certaines voyelles; mais ils ne le font que sous l'influence des altérations survenues dans la langue parlée, au cours des siècles suivants<sup>9</sup>. Aussi, la nouvelle grammaire de la langue littéraire, récemment publiée par M. Poppe qui note, en transcription, scrupuleusement toutes les longueurs semblables, ne reproduit-elle pas la langue littéraire dans son état primitif, mais celle du moment actuel; de plus, cette prononciation, assez artificielle, semble basée sur celle du dialecte khalkha<sup>10</sup>.

Au XII–XIII s., la langue mongole manifesta une tendance à produire des voyelles longues. c'est-à-dire que si, dans un mot, il se trouvait, entre deux voyelles, une consonne vélaire ou parfois labiale,<sup>a</sup> cette consonne disparaissait avec le temps et les deux voyelles, entrant en contact immédiat, subissaient une contraction, pour ne former qu'une seule voyelle longue. Chaque partie du mot pouvait subir cette modification, si bien que les voyelles longues apparaissaient aussi bien dans la racine que dans le suffixe, réduisant ainsi le nombre des syllabes du mot.

Bien qu'à cette période, la langue mongole se fût déjà divisée en dialectes, le procès en question envahit le terrain linguistique mongol en entier; ce qu'il faut attribuer, sans doute, à une certaine corrélation avec les tendances politiques de l'époque, qui amenèrent l'unification de la Mongolie, au début du XIII<sup>e</sup> siècle.

- [12] [Seulement, ce procès ne se passa pas simultanément dans tous les groupements mongols. Il paraît s'être produit le plus intensément dans le centre politique de l'empire; sur les périphéries, l'évolution eût été plus lente, et même plus tardive. Aussi ne fut-elle pas complète et quand, faiblissant par degrés, elle finit par s'atténuer tout à fait (XIV<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> s.), les résultats s'en montrèrent inégaux. Voici le tableau qu'ils nous offrent aujourd'hui. Dans tous les dialectes, la combinaison ci-dessus signalée, de V+C+V, fut remplacée, dans la plupart des cas, par une voyelle longue; il n'en existe pas moins un nombre considérable de mots où cette

<sup>8</sup> Б.Я. Владимирцов, *Сравнительная грамматика монгольского письменного языка и халхаского наречия* (Ленинград 1929), 305.

<sup>9</sup> Vladimirtsov, op. cit., 31–32.

<sup>10</sup> Н.Н. Поппе, *Грамматика письменного монгольского языка* (Москва–Ленинград 1937).

<sup>a</sup> A question mark in the margin by the line: "laire ou ~~son corrélatif~~ parfois labiale, cette consonne disparaissait avec". The Polish text says "jakiś jej odpowiednik" 'some equivalent of it'. (P [10])

contraction n'a eu lieu dans aucun des dialectes, ou encore, dans quelques-uns seulement<sup>11</sup>.<sup>a</sup>

Le procès de la formation des voyelles longues, en mongol, n'est pas malaisé à reproduire, car il en reste des matériaux nombreux et variés, tels que: la langue littéraire mongole employant l'écriture ouïgoure et, marquée au sceau d'une haute antiquité, des documents d'écriture carrée ou 'phags-pa, (1268–1345), la langue littéraire oïrate (de 1648, mais avec des vestiges du siècle précédent), utilisant l'écriture ouïgoure modifiée des textes et des vocables mongols en transcription chinoise (XIV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> s.), – ʿ des notations d'écrivains musulmans (XIV<sup>e</sup> s.), arméniens <sup>ʿ</sup><sup>b</sup> et géorgiens (XIII<sup>e</sup>–XIV<sup>e</sup> s.), – et enfin des dialectes vivants contemporains, dont trois sont archaïques – moghol, monguor (chirongol) et dahour (daghour). Ce sont là des sources qui permettent de scruter le phénomène qui nous occupe, presque pendant toute la durée et dans le domaine entier de son évolution. On les a déjà même étudiées avec assez de précision et en général les résultats acquis peuvent être admis, sans restriction. Il reste cependant encore quelques points secondaires insuffisamment éclaircis.

[13]

4. La plus ancienne des sources en question est la langue littéraire dont les documents remontent à la première moitié du XIII<sup>e</sup> s. Par un heureux concours de circonstances, cette langue reflète justement l'état de choses qui existait en mongol, antérieurement à la formation des voyelles longues et elle l'a maintenu sans changements, presque jusqu'à nos jours. A la place des voyelles longues ultérieures, nous y trouvons les groupements V+C+V, où le C médian a disparu et les V+V se sont contractés, produisant une voyelle longue. Comme le procès de formation des voyelles longues a dû commencer encore au XII<sup>e</sup> s., les documents les plus vieux de cette langue reflètent donc probablement un état déjà archaïque: dans la langue vivante des Mongols de la première moitié du XIII<sup>e</sup>, la consonne médiane n'existait plus, deux voyelles seulement se trouvant l'une à côté de l'autre.

[14]

En second lieu, il faut placer chronologiquement ce qui s'est conservé d'écrit en caractères carrés ('phags-pa) fixés par une date précise (1268–1345). Mais, à les comparer avec les documents de la langue littéraire, on reçoit l'impression que

[15]

<sup>11</sup> Vladimirtsov, op. cit., 222–242, 234–238; cf. CO N2, 24–27.

<sup>a</sup> A question mark and a dash in the margin by the part marked 1 with the following comment: "Do str. 12?" "To p. 12?". There is one marking on p. 12 (= [13]) that indicates a place of inclusion, but it is right before a crossed-out beginning of subsection 4. The final text of subsection 4 (not crossed out) begins on the following p. [14], numbered 2, i.e. probably a later addition; cf. 1.1. It seems much more likely, also from the point of view of the contents, that the marking refers to the text of subsection 4. Before the part marked 1, on p. [11], there is an inclusion marking in the margin pointing to directly before the marked part and saying "dodatek" 'supplement'. I could not establish which portion of the text it might be referring to. In the Polish text, the part marked 1 is in the same place as in this edition and there are no comments or corrections in the margin. (P [10])

<sup>b</sup> A question mark in the margin by the line marked 2 and three dashes by this one, the previous and the following line. The only corrections in it are five "e"s inserted after the century numbers, which is probably what the dashes refer to (see 1.2.). The Polish text is the same. (P [11])

les documents en caractères carrés sont presque directement modelés sur les premiers : leur orthographe, singulièrement correcte, est soumise à des règles définies pareillement aux documents d'écriture ouïgoure. En ce qui concerne cependant les groupements V+C+V, nous y trouvons déjà un progrès dans la voie de la formation des voyelles longues : à la place de la consonne médiane, dans les vocables de catégorie soit postérieure soit antérieure, on emploie un signe correspondant au tibétain *h* ou *ʻ*. Que signifiait ce signe dans les vocables mongols, il est difficile de la certifier. Dans certains dialectes tibétains, il répond à un son vélaire, ou bien à un son guttural ; aussi, en écriture carrée, pouvait-il posséder une valeur phonétique pareille. Dans ce cas, on peut conjecturer qu'avant de disparaître, la consonne médiane des groupes V+C+V avait acquis un son peu perceptible (a g u t t u r a l s t o p), mais encore fixé par l'écriture carrée. D'autres conjectures sont encore possibles : le signe en question

[16]

servait peut-être à allonger la voyelle suivante, à l'instar des vocables souscrits présentés en caractères tibétains ; ou peut-être n'était-ce qu'une singularité purement graphique empruntée à l'écriture tibétaine qui se sert aussi de ce signe, entre deux voyelles. C'est là une question qui attend d'être soigneusement examinée.

[17]

M. Ramstedt en 1912<sup>12</sup> et Vladimirtsov en 1929<sup>13</sup> ont démontré, que la consonne disparue se laissait déduire souvent (par voie de comparaison avec les équivalents turcs) de *\*w* ou *\*ŋ*. De son côté, P. Melioranski, le fondant sur le vocabulaire d'ibn-Muhannā, encore en 1903, émit la supposition, qu'après la disparition de la consonne médiane, souvent pour éviter un hiatus, apparaissait la consonne secondaire *w*, ou bien (après *i*) *j*<sup>14</sup> ; mais comme finalement, même dans ces cas, il se formait une voyelle longue, Melioranski admettait évidemment que ces consonnes secondaires également disparurent, sans plus susciter l'apparition d'une autre consonne. L'opinion de Melioranski fut adoptée en 1927 par M. Poppe<sup>15</sup> et en 1929 par Vladimirtsov<sup>16</sup>.

[18]

<sup>12</sup> *Festschrift Vilhelm Thomsen*, 182–187.

<sup>13</sup> *Sravn. gramm.*, 203–251.

<sup>14</sup> *Zapiski XV* (1903), 157–158.

<sup>15</sup> *Bull. Acad. Sc.*, 1929, 1020–1023.

<sup>16</sup> *Sravn. gramm.*, 214.

<sup>a</sup> A reference in the text and space prepared for a footnote but left blank. This paragraph is missing from the Polish text. (P [12])

<i>xab-</i>	<i>xaya-</i>
<i>tab-</i>	<i>taya-</i>
<i>tob-</i>	<i>toya-</i>
<i>žabsar</i>	<i>žayura</i>

Ces exemples sont preuve que, même jusqu'à présent, les Mongols ont conservé la consonne labiale primitive, quand elle se trouve à la fin d'une syllabe formée; mais quand une voyelle la suivait, la consonne labiale faisait place à la vélaire  $\gamma$ , conservée par la langue littéraire. Et c'est probablement cette dernière qui finit par disparaître<sup>17</sup>.

Naturellement, on peut mettre en doute (et c'est ce qui arriva en effet<sup>18</sup>), si la langue littéraire a conservé exactement les consonnes mêmes qui ont disparu, c'est-à-dire si l'on ne s'est pas simplement accoutumé à combler l'hiatus d'une seule et même façon, au moyen des vélaire  $\gamma$  et  $g$ , indépendamment du son qui s'est perdu, qu'il fût labial ou vélaire. Certes, on ne peut écarter d'emblée l'existence probable de coutumes orthographiques, mais celles-ci ne pouvaient que posséder une base à fait réelle. Or, comme leur origine remontait à des temps où les voyelles longues n'existaient point encore, et que le procès de leur formation n'avait pas lieu partout simultanément, c'est-à-dire qu'à côté de vocables contractés, d'autres n'avaient pas encore subi de contraction, il est donc nécessaire d'admettre a priori, que l'orthographe littéraire se trouvait généralement d'accord avec la réalité. Rien, en somme, ne nous autorise à douter, même en théorie, de la probité de la langue littéraire, qui nous a conservé beaucoup de traits archaïques et tout à fait véridiques, sans avoir subi de modifications radicales depuis l'aube du XIII<sup>e</sup> s. Là, où il y avait des consonnes labiales (p. ex. *dabusun*, *xabur*) elles sont demeurées à leur place et les voyelles longues ne sont point apparues.

L'hypothèse de Melioranski, relative aux consonnes secondaires  $w$  et  $j$ , paraît dépourvue de base solide. L'on se demande avant tout, comment se pourrait-il qu'une langue, qui tendait manifestement à former des voyelles longues par voie de contraction, remplaçât des consonnes récemment disparues par de nouvelles consonnes. Il faut croire que Melioranski a tout bonnement mal déchiffré certains groupes de lettres et de signes arabes. Ainsi dans les cas où, après une voyelle, le transcritteur arabe a placé damma et waw, – ou bien deux waw sans hamza, – Melioranski aurait vu la présence de  $w$ , obtenant ainsi le groupe  $V+w+u$ . A ses yeux, l'absence de hamza est évidemment décisive; tandis que, en cas pareil, sa présence n'en est pas indispensable: en effet, ibn-Muhannā ne se sert de ce signe que rarement. Le groupe kesra + yod + waw, de même, ne se lit pas nécessairement  $i+j+u$ . Le premier groupe peut

[19]

[20]

[21]

<sup>17</sup> Cf. Poppe, *Aḥar*, I, 54–55.

<sup>18</sup> Vladimirtsov, op. cit., 217–219.

<sup>a</sup> A note in the margin by the list below: "małe kreski po ostatniej literze!" = 'small dashes after the last letter!'. There are no notes in the Polish text. (P [13])



se lire *V+u*, et le second *i+u*. Cette prononciation, plus simple, s'accorderait mieux avec l'état général de choses.

Le son altaïque \**η* a trouvé, chez les Mongols, un sort différent. La consonne *m* s'y est substituée dans la plupart des cas, surtout dans la langue littéraire et là, où cela s'est produit, le nouveau son n'a pas disparu et la voyelle longue ne s'est pas formée; les exemples réunis par Vladimirtsov en sont preuve<sup>19</sup>.

Nous connaissons cependant des cas où \**η* a donné chez les Mongols *γ* (*g*) et même *j*. Voici les exemples.

La langue littéraire possède *nonyasun*, à côté de *noyosun*, le mong.-oriental *nonḡāsū*, kalm. *nōsḡ*, khalkha *nōs* 'laine'.

- [22] Altaï. \**keḡe-*, mo. *keme-*, *Histoire secrète kee-*, *keje-*, 'phags-pa *ke'e* 'parler'. Altaï. \**kūḡün*, mo. *kümün*, 'phags-pa *kü'ün*, kalm. *kūn* 'homme'.

Ces deux derniers vocables possédaient ainsi, au XIV<sup>e</sup> s., des variantes intéressantes: la langue littéraire avait *m*, les<sup>a</sup> documents en écriture 'phags-pa un hiatus, produit probablement par suite de la disparition de *g*; les documents chinois, un hiatus pareil, ou bien *j*. La langue littéraire a gardé sa forme jusqu'à nos jours, tandis que les autres formes ont disparu, par suite de la formation d'une voyelle longue (*kūn*), ou bien par la disparition du vocable même (*keme-*, *kee*, *keje-*, remplacés dans la langue vivante par *ge-*). En somme le son *η* ne donna place à la formation d'une voyelle longue que dans ces cas où il fut remplacé par *γ* ~ *g* ou *j* (non pas *m*).

- [23] Entre les voyelles qui ont subi la contraction, nous trouvons fréquemment la consonne *j*. Ce n'est ni un son primitif, ni un son intercalé. Il s'est développé de *γ* (*g*), quelquefois aussi peut-être de *w*, dans les cas où *i* le précédait ou le suivait (bien plus rarement dans d'autres positions). L'apparition de *j* fut donc amenée par l'influence palatalisante de *i*; elle est déjà connue aux documents du XIV<sup>e</sup> s. Chose curieuse, la formation d'une nouvelle variante ne contribua pas à éliminer la précédente: nous venons de constater que la transcription chinoise a bien conservé, l'une à côté de l'autre, les deux variantes du vocable *keme-*: *kee* (< \**kege*) et *keje*; quant aux textes mongols littéraires, nous y trouvons les groupes *iya*, à côté de *ija*, *ige* près de *ije*, et ainsi de suite, ce que les documents chinois, ainsi que le 'phags-pa reproduisent comme *ia* ~ *ija*, *ie* ~ *ije*, etc. Il en est résulté que, tandis que *γ* (*g*) disparaissait, ouvrant la voie aux voyelles longues, *j* demeurerait, les arrêtant dans leur formation. Il n'est donc pas surprenant que les écrivains musulmans aient noté, pour le cas en question, une double forme: l'une contractée, l'autre pleine avec *j*, par. ex.: *tayaud* à côté de *taqija*.

<sup>19</sup> *Sravn. gramm.*, 250–251.

<sup>a</sup> A dash in the margin between the two lines in the beginning of this paragraph. The only corrections in them are: 1. inclusion of "ainsi", and 2. change of "remarquables" to "intéressantes". The Polish text says "Zasługują na uwagę warjanty, które posiadają dwa ostatnie wyrazy w w. XIV: język literacki miał *m*," = "The variants which the last two words have [= 'had' in this context] in the 14<sup>th</sup> c., are worth attention: the literary language had *m*," (P [16])

Les dialectes contemporains nous prouvent cependant que, dans des cas analogues, le *j* aussi a été éliminé à la longue, car les formes pleines ne se retrouvent plus aujourd'hui. Cela a dû avoir lieu cependant assez tard, probablement au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> s., de sorte que certaines traces de *j* nous sont conservées, même dans l'orthographe des textes oïrates, où la désinence du génitif par ex. possède la forme *-ijin*.

Les groupes où figurait *i* après le vélaire *γ* (*g*), c'est-à-dire ceux du type *agi*, *egi* etc., se sont aussi développés pareillement. Le *g y* a été également remplacé par *j*, et les groupes *aji*, *aji* etc. (en deux syllabes) se retrouvent constamment dans les transcriptions chinoises et 'phags-pa (à côté de *ija*, *ije* etc.). En transcription musulmane, nous ne voyons que *V+yod* (kesra se rencontre rarement), ce qui pourrait témoigner que le *j* disparut, ne laissant que *V+i*, mais toujours en deux syllabes.

[24]

Ces considérations ont bien l'air de prouver que les consonnes, dont l'élimination a entraîné la formation des voyelles longues, ont été *γ* (*g*) de toutes provenances (\**γ*, \**w*, \**ŋ*), ainsi que *j*. Dans les groupes avec *γ* (*g*), ce procès s'accomplissait relativement vite; en revanche, l'apparition de *j* le retardait pour quelque temps; finalement tout de même, pour obéir sans doute aux tendances générales, ce son-là disparaissait aussi, entraînant la contraction des voyelles avoisinantes.

5. Or, comment s'accomplissait la contraction des voyelles qui se trouvaient l'une à côté de l'autre, une fois la consonne disparue? C'est bien la question qui a été discutée maintes fois par les mongolisants et le dernier travail de M. Poppe que nous avons signalé plus haut apporte de vastes remarques sur ce sujet<sup>20</sup>.

[25]

La contraction dont il s'agit pouvait se passer de plusieurs manières.

Si les deux voyelles étaient identiques (*aa*, *ee*, *ii*, *uu*), la contraction se faisait facilement et ne tardait pas à paraître, produisant une voyelle longue (*ā*, *ē*, *ī*, *ū*).

Différentes voyelles existaient, au commencement, les unes à côté des autres, sans nul changement, mais elles faisaient partie de différentes syllabes. Cet état de choses n'avait pas, selon les cas particuliers, une durée toujours égale. Il est vrai que les notations chinoises et 'phags-pa ne signalent pas de différences, mais c'est qu'elles devaient s'adapter sans doute à des règles déterminées qui généralisaient les choses. Les notations musulmanes, au contraire, donnent un tableau assez varié: tels vocables possèdent une forme transitoire (deux voyelles, l'une près de l'autre), d'autres, une forme définitive (contractée), et il est difficile de douter que ces dernières notations ne soient les plus proches de la réalité. Il faut supposer que, d'une façon générale, les voyelles différentes s'uniformisaient aussi, par voie d'assimilation et qu'en même temps, c'était la seconde voyelle qui prédominait, *au* > *uu*; *eü* > *üü*, *ia* > *aa* (dans quelques-uns des dialectes, *i* contribuait à palataliser la consonne précédente).

[26,]

Vladimirtsov attribue la maintenance de la seconde voyelle à une accentuation accessoire qui tombait sur elle; quant à M. Poppe, il est d'avis qu'elle était déjà longue avant que la consonne n'eût disparu et, par conséquent, dans ses deux derniers ouvrages, il la distingue par le signe de la longueur. Ce ne sont là, toutefois que des

[27]

<sup>20</sup> Монгольский словарь. ?

conjectures que ces savants tirent des résultats de la contraction ; mais il est difficile de leur trouver une explication sûre, historique ou étymologique. Si l'on prend par ex. le mo. *taya* || türk. *tab*, rien ne prouve que la seconde voyelle y soit accentuée (l'accent accessoire exerce son influence, d'ordinaire, dans les mots polysyllabiques), ou qu'elle soit longue ex natura. On pourrait supposer plutôt que c'est la disparition de la consonne médiane qui a entraîné un certain allongement de la voyelle suivante, par voie de compensation, ce qui lui aurait donné une certaine prépondérance sur la première voyelle ; par suite de quoi, il serait peut être plus juste d'écrire d'une part *taya*, comme jusqu'à présent, mais d'autre *taā*.

[26,] Nous connaissons quelques exceptions à la règle précitée. Les groupes *au* et *eü* sont demeurés, dans le dialecte dahour, tels quels jusqu'à nos jours, tandis que le dialecte moghol présente *ou* et *öü* ; les dialectes oïrates ont probablement subi aussi une modification pareille.

Le groupe *oa* produit régulièrement la voyelle *ā*, dans les vocables polysyllabiques : mo. *dołoyan*, *žiryoyan*, *noyoyan* (mots ordinairement transcrits : *doluyan*, *žiryuyan*, *noyuyan*) > *dołān*, *žoryān*,<sup>a</sup> *noyān*, mais seulement dans les dialectes auxquels l'attraction labiale est étrangère ; quant à ceux où cette attraction existe, *ā* y fait place à *ō* (*dołōn*, *žoryōn*, *noyōn*).

[28] Quant aux vocables dissyllabiques, ils obtiennent tous le même *ō*, indépendamment de l'attraction labiale : mo. *toya* > *tō* (l'inscription 'phags-pa de Killi-yong-kollan présente la forme intermédiaire *to'on*).

Il n'est pas tout à fait certain que des voyelles, placées l'une à côté de l'autre, aient passé où que ce soit par le stade de diphtongues. Dans le dialecte moghol, qui a conservé quelques groupes de ce genre, l'une et l'autre voyelle sont, au dire de M. Ramstedt, « gleichwertig »<sup>21</sup> ; dans le dialecte dahour, par contre, à en juger par les notations, assez peu concordantes entre elles, d'A. Ivanovski de Th. Muromski et de M. Poppe, nous trouvons des diphtongues descendantes (*aï*, *ü*).

Les groupes *V+i* ont également produit des diphtongues de même nature. Ces groupes ont passé par les stades que voici : *a+g+i* > *a+j+i* > *a+i* > *aï*. C'est le type normal et le plus répandu des diphtongues mongoles. Il s'est donc produit en connexion étroite avec le procès de formation des voyelles longues, mais la date en remonte probablement au XV<sup>e</sup>–XVI<sup>e</sup> s.

[29] 6. Ainsi s'acheva, à peu près simultanément, le procès de la formation dans la langue mongole, des voyelles longues et des diphtongues. Ce procès néanmoins, l'avons-nous déjà noté, n'embrassa pas tous les vocables dont la construction semblait, pour ainsi dire, les y prédestiner. Ce problème intéressa spécialement Vladimirtsov qui, d'accord avec ces idées auxquelles se sont rangés, en ces temps nouveaux, les savants russes, y croyait discerner surtout l'action de facteurs sociaux. C'est ainsi que les vocables non-contractés auraient recélé selon son opinion un résidu de vieux mode de vie

<sup>21</sup> *Mogholica*, 51.

<sup>a</sup> “*žoryān*” in the Polish text. (P [21])

cynégétique qui s'était graduellement modifié, au cours des siècles XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup>, en mode de vie nomade<sup>22</sup>. Mais il croyait y discerner encore une autre raison, celle de l'emploi fréquent des vocables en question<sup>23</sup>. Il n'est pourtant pas difficile de remarquer que ce sont là deux avis contradictoires : des vocables reflétant le vieux mode de vie ne pouvaient figurer au nombre des plus couramment employés. Au surplus, le partage des mots en ces deux groupes est assez arbitraire, car jamais les Mongols ne furent exclusivement chasseurs, à l'exemple des Tongouses, ni ne renoncèrent du coup à la chasse, quand ils passèrent, en prépondérante partie, à l'élevage du bétail. A quel groupe attribuer d'ailleurs les mots de parenté ou d'âge qui, pour la plupart, n'ont pas subi la contraction ? (*ečige*, *abaya*, *nayaču*, *emegen*, *ebügen*, *ötögü* et autres) : chasseurs et nomades devaient tous usuellement s'en servir. En un mot, on ne peut pas appeler heureuse l'idée d'avancer ici au premier plan le caractère sémasiologique;<sup>a</sup> d'autant plus, que les phénomènes phonétiques doivent être recherchés avant tout dans le domaine de la phonétique, où l'on relève précisément une circonstance importante.

[30]

Les voyelles mongoles, primitivement égales en ce qui concerne leur quantité, se virent progressivement réduites, dans les syllabes ouvertes non accentuées (médianes et finales) ; avec le temps, dans certains dialectes, elles disparurent tout à fait, comme dans le kalmouk, par ex. dans l'*Histoire secrète des Mongols* (1240), ce phénomène n'est pas encore apparent ; mais bientôt, dans des documents d'écriture 'phags-pa et, surtout, dans les notations d'écriture musulmane, l'on aperçoit traces de la réduction des voyelles, ce qui, avec le temps, dut se développer rapidement, influençant aussi les syllabes non encore contractées. Or, aussitôt que dans ces syllabes une seule voyelle se trouvait réduite ou disparue, les conditions qui favorisaient la formation de voyelles longues disparaissaient aussi. L'on voit ainsi se dérouler, au XIV<sup>e</sup>–XV<sup>e</sup> s., deux procès simultanés, avec, au fond, le même but, celui de diminuer, dans les mots, le nombre de syllabes ; mais le procès suivant (réduction des voyelles) créa, pour le précédent (contraction des voyelles), un obstacle difficile à franchir. Certains mots, qui subirent dans différentes localités une évolution différente, nous donnent une mesure de ces collisions :

[31]

- a) *xuruyun* > \**xuruun* > *xurū* (khalkha),
- b) *xuruyun* > \**xurūyūn* > *xurāyān* (bouriate) ~ *xuryñ*<sup>b</sup> (kalm.) ;
- a) *öber* (öger) > \**öer* > *ör-* (khalkha, bouriate),
- b) *öber* > \**öwër* > *öwrā-* > *erwān* (kalm.).

D'autres circonstances encore ont pu agir, telles qu'une différence de prononciation des consonnes médianes ou leur tendance moins marquée à disparaître. Voici, par ex., deux vocables que la langue littéraire présente sous une forme identique :

[32]

<sup>22</sup> *Sravn. gramm.*, 239–241.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 231–232.

<sup>a</sup> A dash in the margin by the line, where the only correction is the change “z<sub>1</sub>s<sub>1</sub>émaz<sub>1</sub>s<sub>1</sub>jiolo-”. The Polish text is the same. (P [24])

<sup>b</sup> “*xuryñ*” in the Polish text. (P [25])

*daya-*, tandis que les dialectes vivants les traitent diversement : dans le sens de ‘supporter sur ses épaules’, *dā-*, mais dans celui de ‘suivre, accompagner’ – *daxa-*. D’autre part, les sources musulmanes mettent souvent *q* là où la langue littéraire se sert de *γ* : *nuqusun* ‘canard’, *qulqana* ‘souris’, *abaqa* ‘oncle’, *žiqasun* ‘poisson’ (au lieu de, mo. *nuyusun*, *xuluyana*, *abaya*, *žiyasun*)<sup>24</sup>.

7. Jusqu’à maintenant, nous nous sommes occupé de la formation des voyelles longues, presque exclusivement dans les racines et les thèmes ; mais les faits que nous avons constatés ont aussi leur application dans le domaine de la morphologie.

L’on sait qu’un grand nombre de suffixes mongols commencent, dans la langue littéraire, par *γ* ou *g*, parfois s’interchangeant avec *b* et *j*. Dans les dialectes vivants, de pareils suffixes, à la suite de la contraction perdent leur consonne initiale et allongent, en revanche, la suivante ; par ex. : *-γan*, *-ban*, *-jan* > *-ān* ; *-γur* > *-ur<sup>b</sup>* etc. : *γar-i-jan* > *yarān*, *ire-ged* > *irēd*.

Les choses se compliquent un peu quand, à la fin de la racine ou du thème, apparaît une voyelle longue, de formation indépendante ; entre celle-ci et le suffixe, vient se placer alors *γ* ou *g* : *soyu-yad* > *sū-γ-ād*.

D’autre part, si une racine ou un thème finissant par la consonne *γ*, *g* ou *b*, s’adjoint un suffixe à voyelle initiale, les consonnes ci-dessus, contrairement à ce qui se passe dans divers dialectes turcs, ne disparaissent point : *čay-un* > *čayīn*, *čēceg-i-jer<sup>c</sup>* > *čēcegēr*.

8. La phase dont nous venons de nous occuper, celle de la formation des voyelles longues principalement, sinon uniquement par voie de contraction, sans arriver pour ainsi dire, à un terme logique, ne s’en trouva pas moins terminée ; alors commença une nouvelle phase, la dernière dans la vie de la langue mongole, où, à côté des voyelles normales, commencèrent à gagner en importance les voyelles longues et les voyelles réduites. Dans cette nouvelle période, le nombre des voyelles longues ne cessa d’augmenter, mais, côte à côte avec la contraction, des facteurs nouveaux, encore insuffisamment éclaircis, entrèrent bientôt en jeu.

Le rôle de lien entre les deux périodes fut rempli, apparemment, par les diphtongues, du type *ai*, dont il a été question plus haut. Celles-ci entrèrent en contact avec un autre groupe de diphtongues du même type, qui se plaçaient à la fin du mot et étaient d’origine plutôt morphologique. Ces deux groupes poursuivirent dès lors leur évolution, de manière à peu près identique, cherchant à remplacer les deux voyelles par une seule voyelle longue. La prédominance tombait en partage cette fois à la première voyelle, qui demeurerait sur place, tandis que la seconde, disparaissant tout à fait,

<sup>24</sup> Melioranski dans *Zapiski* XV, 160 ; Poppe dans *Bull. Ac. Sc.*, 1927, 1029–1030.<sup>a</sup>

<sup>a</sup> A question mark in the margin by fn. 24: “Melioransky<sub>160</sub>, Poppe, 1026–1027 [dans *Zapiski* XV, 160 ; Poppe dans *Bull. Ac. Sc.*, 1927, 1029–1030.]”. The Polish text says: “Melioranskij, 160 ; Poppe, 1026–1027<sub>160</sub>”. (P [25’])

<sup>b</sup> “*ūr*” in the Polish text. (P [26])

<sup>c</sup> A note below: “małe kreski” ‘small dashes’. There are no notes in the Polish text. (P [26])

exerçait d'habitude sur celle-ci une action palatalisante (par ex. *ai* > *ä*). Ce procès n'est pas encore terminé; aussi en voyons-nous dans les dialectes contemporains, une grande variété. Ainsi en kalmouk et, partiellement, en bouriate occidental et en ordos, les diphtongues ont été remplacées par des voyelles longues; en khalkha et en bouriate oriental, elles sont conservées, à quelques exceptions près. Généralement parlant, l'évolution n'est encore qu'à mi-chemin: tantôt les diphtongues se présentent sous leur ancienne forme telle quelle, ou légèrement modifiée (*i* par ex., remplacé par *ē*); tantôt ce sont des voyelles longues<sup>25</sup>.

[35]

Dans cette nouvelle phase, on peut discerner encore d'autres réminiscences de l'ancienne manière de former des voyelles longues, par contraction.

Nous avons déjà vu que le *j*, entre deux voyelles, avait longtemps résisté aux tendances à la chute et qu'il n'avait fini par disparaître que devant *i*. Mais aujourd'hui, l'on connaît déjà, dans la langue kalmouke contemporaine des exemples de disparition du *j* et de contraction consécutive, devant d'autres voyelles encore: mo. *ajaya* > kalm. *āyā* 'coupe, 4'; mo. *beje* > kalm. *bī* 'corps, côté'; tandis qu'en khalkha, l'on a *ajjāyā* ~ *ajjāy* et *bījē* ~ *bīj*<sup>26</sup>.

Pareillement disparaît quelquefois *b* ~ *w* ~ *g*, chez les Bouriates et en Ordos: mo. *debel* 'manteau de fourrure', kalm. *dewl*, bour. *degël*, khalkha *dēl*; mo. *öber* ~ *öger* 'seul, même', kalm. *öwrā*, *erwān*, bour. *örö*; mo. *öbesüben* 'seul',<sup>a</sup> ordos *ösön*<sup>27</sup>. Enfin, en langue kalmouke, la vocalisation *b* > *w* après les consonnes provoque aussi parfois la contraction; nous avons là des séries de paradigmes de conjugaisons pour les formes du prétérit, avec des voyelles longues, provenant de *b* > *w*: *boswawā* > *bosawwa* > *bosūw*; *boswāčā* > *bosawčā* > *bosūč*; *bosawzā* > *bosūzā*<sup>28</sup>. Une vocalisation de ce genre se retrouve parfois dans d'autres dialectes.

[36]

9. Quant à ce qui touche à d'autres facteurs en action actuellement, il faut nommer avant tout l'allongement c o m p e n s a t o i r e (Ersatzdehnung). On l'a rencontré à deux occasions:

- a) en cas de disparition de la consonne finale: monguor *kharā*<sup>b</sup> < mo. *yaram*<sup>29</sup>.
- b) en cas de disparition d'une partie des mots qui forment des mots composés: monguor *n'ūdūr* < mo. *ene edūr*, monghuor *niyāma* < mo. *nigen ama*<sup>30</sup>; mong. orient. *önōdūr* < *ene edūr*; *išgōdūr* < *üčügöldūr*<sup>31</sup>.

[37]

<sup>25</sup> H.Н. Поппе, *Заметки о говоре агинских бурят* (Ленинград 1932), 7–8.

<sup>26</sup> Vladimirtsov, *Sravn. gramm.*, 139, 261, 293.

<sup>27</sup> A. Mostaert, *Le dialecte des Mongols Urdus (Sud)* dans *Anthropos*, XXII, 1927, 165.

<sup>28</sup> W. Kotwicz, *Kalm. gramm.*<sup>2</sup>, § 225, 233, 252; Ramstedt, *Kalm. Wörterbuch*, XVII–†4, § 25, 26.

<sup>29</sup> A. Mostaert et A. de Smedt, *Le dialecte Monguor parlé par les Mongols du Kansu Occidental* (*Anthropos*, XXV, 1930), 154.

<sup>30</sup> Ibid., 155.

<sup>31</sup> А. Рудневъ, *Материалы по говорамъ восточной Монголии*, 189, 192.

<sup>a</sup> "seul" is crossed out and above it some word, possibly "même", is written in pencil and rubbed out. The Polish text says "sam" '1. alone; 2. self'. (P [29])

<sup>b</sup> "kharā" in the Polish text. (P [30])

Citons ensuite l'allongement des voyelles provoqué non par des changements phonétiques, mais plutôt par la position des voyelles dans la syllabe ou dans le mot; c'est ce qu'on pourrait appeler allongements *c o m b i n a t o i r e s*<sup>32</sup>.

Seulement ici, il n'est pas facile de discerner quelque système logique et régulier, plus ou moins obligatoire pour tels ou tels cas dans tous les dialectes. Cet allongement combinatoire s'impose, en effet, tout autant aux voyelles accentuées, qu'aux non-accentuées; à celles qui se trouvent dans des syllabes ouvertes, que dans des syllabes fermées. Prenant pour base le dialecte khalkha, M. Ramstedt et Vladimirtsov soulignent l'influence de l'accent<sup>33</sup>, tandis que M.M. Mostaert et Smedt, relativement au dialecte monguor, attachent une grande importance au caractère de la voyelle et à sa position dans le mot. D'après eux, seules les voyelles *a*, *e*, *o* (*ö*) subissent cet allongement, et cela plutôt dans les syllabes ouvertes, que fermées; souvent, c'est la dernière voyelle de la racine qui s'allonge<sup>34</sup>. Tous les auteurs énumérés font remar-

[38]

- a) Les voyelles accentuées, dans les mots qui forment une syllabe ouverte, par ex.: khalkha *bī*, *čī*, *tā*, *sū*, ou bien une syllabe fermée: khalkha *gēr*, alar *nīd* (mo. *mis*), monguor *mōr*;
- b) les voyelles accentuées (dans la première syllabe), devant *r*, *l* et *s*: khalkha *ūlgür*<sup>b</sup>, monguor *sūržē*<sup>c</sup> (< mo. *sülsün*), *ōsgu* (< *öskü*);
- c) les voyelles non accentuées, dans les non-premières syllabes, devant *n* et *j*: monguor *murōn* < mo. *mören*; kalm., khalkha *alīja*, *alij* (< mo. *alaja*), *odīja*, *odij* (< mo. *odoja*).

L'allongement des voyelles dans certains *s u f f i x e s* verbaux mérite une mention particulière: en dahour, les voyelles longues figurent dans les suffixes *lā*, *γā* et *hyā*<sup>35</sup>; en monguor, les suffixes *rā* et *ginā*<sup>36</sup>; dans les idiomes orientaux<sup>37</sup>, et dans

[39]

<sup>32</sup> Е.Д. Поливанов, *Введение в языкознание для востоковедных Вузов*<sup>a</sup> (Ленинград 1928), 202–203.

<sup>33</sup> Ramstedt 921 § 6†1; Vladimirtsov, *Sravn. gramm.*, 261 (§ 139), 251–254 (§ 134); Poppe, *Alar I*, 59 (§ 44).

<sup>34</sup> Mostaert-Smedt, op. cit., 153–154 (§ 9).

<sup>35</sup> Poppe, *Dahur*, 124–125.

<sup>36</sup> Mostaert-Smedt, op. cit., 157.

<sup>37</sup> Rudnev, *Vost. Mong.*, 219.

<sup>a</sup> “Вузov” in the Polish text, too. On the cover and the title page of the book, it says “ВУЗОВ” but in the text, the word is declined “ВУЗ’ов”, “ВУЗ’ах” etc. (pp. iv, vi, 60 etc.). (P [31])

<sup>b</sup> “ūlgūr” in the Polish text. (P [32])

<sup>c</sup> “sūržē” in the Polish text. However, directly above *ž*, there is an underlined (= italic) *l*. In all probability a clerical error. Cf. fns. 274/e, 283/b, 298/c, 300/c and 305/b. (P [32])

l'ordos<sup>38</sup> le désinence voluntati *jā*, *ij* (de même parfois chez les Kalmouks et les Khalkhas<sup>39</sup>).

Partout apparaissent des allongements, produits par des causes p s y c h o - p h o n é t i q u e s, que l'on peut observer, dans des cas particuliers à la façon de prononcer tel ou tel mot. Ce sont, avant tout, des allongements emphatiques, auxquels sont sensibles les voyelles des syllabes finales. En monguor surtout, les voyelles finales montrent une grande facilité à s'allonger, devant une pause d'après la nature du discours<sup>40</sup>.

C'est justement ainsi, par l'allongement de la voyelle de la dernière syllabe, que se forme, dans les langues mongoles, le vocatif<sup>41</sup>: en kalmouk nom. *dorža*, mais voc. *doržā*!

Le même effet est produit par une forte exclamation: šera-yog. *ē motnā*! 'combien d'arbres!'<sup>42</sup>

Mentionnons enfin l'influence des langues voisines possédant les voyelles longues. Le rôle de ce facteur n'a pas été jusqu'ici<sup>a</sup> discuté, mais il doit être pris en considération. Les dialectes dahour et bouriate ont été sans doute influencés par le tongouse, le moghol par le persan.

Les emprunts étrangers en mongol s'adaptent aux exigences de la phonétique mongole; mais ils gardent pour la plupart leurs voyelles longues, et même leur ancien accent se reflète souvent dans l'allongement de la voyelle.

[40]

Tous ces phénomènes n'apparaissent que sporadiquement dans les dialectes vivants; ils dépendent pour la plupart de causes variables et sont exposés à disparaître facilement. C'est ainsi que les pronoms personnels *bī*, *čī*, *tā*, ayant obtenu de voyelles longues sans l'influence, probablement, d'un accent intensifié, perdent cette longueur dans la déclinaison p. ex., aussitôt que la forme s'en allonge: *minī*, *čini*, *tanī*. Même *gēr*, au génitif, a déjà *gerīn*.

En somme, tout ce que nous savons actuellement de cette question semble témoigner que nous avons affaire ici à des faits récents, qui ne se sont pas encore cristallisés. Naturellement on ne peut prétendre, que rien de pareil n'ait eu lieu précédemment, lorsque les voyelles longues se formaient surtout par voie de contraction: seulement, comme c'était un phénomène difficile à saisir, il n'a pas été fixé par écrit.

<sup>38</sup> Mostaert, *Textes oraux Ordos* (Pei-ping 1937), XLVI.

<sup>39</sup> Kotwicz, op. cit. 239; Ramstedt, *Wörterbuch*, XVII (§ 24), XXIV–XXVI; Vladimirtsov, op. cit., 254.

<sup>40</sup> Poppe, 126; Mostaert-Smedt 153; Vladimirtsov, 262–264; Rudnev, 195, 210.

<sup>41</sup> Rudnev, 210, § 73; Kotwicz, 148–150 (§ 134).

<sup>42</sup> Selon une notation inédite de M. S. Malov.

<sup>a</sup> "suffis" is written above "jusqu'ici". This part is missing from the Polish text. (P [33f])



- [41] [10.]<sup>a</sup> Une chose à constater, en connexion avec<sup>b</sup> l'allongement des voyelles normales, c'est que dans certains dialectes, ces voyelles se développent parfois en diphtongues. C'est ainsi que s'est formée, en monguor, la diphtongue<sup>c</sup> *ũo* < mo. *o* || *õ*: *monguor* < mo. *mongol*, *khũor* < mo. *kõl*, *lũom*<sup>d</sup> < mo. *nom̃*<sup>e</sup>, *thudũor*<sup>f</sup> < mo. *dотора*, *khugũo*<sup>g</sup> < mo. *kõke*<sup>43</sup>. En monguor, nous trouvons plusieurs de ces diphtongues ascendantes, dont la première voyelle est habituellement *ũ* (*ũa*, *ũo*<sup>h</sup> etc.). Il s'est formé là un nouveau type de diphtongues, tandis que l'ancien disparut, ou se modifia fortement.<sup>i</sup>

D'autre part, en dahour, au lieu de *o* et *u*, nous avons souvent la diphtongue *õa*, ou bien *ũa*: *dõatãr* < mo. *dотора*, *xõainã* < mo. *xojina*, *xõar* < mo. *xura*, *wõar* < mo. *oro-*, *wõana* < mo. *una*<sup>44</sup>.

- Ce phénomène se laisse noter le plus souvent après des consonnes vélaires et aussi, en dahour, au commencement des mots (avec adjonction de la consonne *w* – *woa*). Remarquons pourtant qu'à côté des formes à diphtongues, celles à voyelles simples normales sont demeurées en usage: monguor *lom*, *thudor*, *dotõr*. En même temps, voici, en dahour, la diphtongue *oa*, d'origine différente: car elle provient de *oya*, *oyu*, *uyu*, par ex. *toala* < mo. *toyała*, *toarał* < mo. *toyuray*, *woač* < mo. *uyuča*<sup>45</sup>; *oa* remplace ici les voyelles longues d'autres dialectes: *õ*, *ũ*; ici se trouvent, comme nous le voyons, l'une à côté de l'autre<sup>k</sup> sur le même pied, des voyelles<sup>l</sup> à triple quantité: *o* || *õa* || *õ*.

<sup>43</sup> Mostaert-Smedt, 156.

<sup>44</sup> Poppe, *Dahur*, 110–112 (§ 5); *Über die Sprache der Daguren (Asia Maior)*, X, 1935, 196, 199, 202).

<sup>45</sup> Poppe, *Dahour*, 123.

<sup>a</sup> This subsection is numbered 9 both in the French and the Polish text. This and all the following subsections until [29.] should be numbered higher by one (= numbers in square brackets). (P [35])

<sup>b</sup> A question mark in the margin by the line: "9. Une chose à constater, relativement à, en connexion avec, l'allonge-". The Polish text says "W związku ze" 'In connection with'. (P [35])

<sup>c</sup> A question mark in the margin by the line: "que s'est formée, en monguor, la voyelle double [de diphtongue] *ũo* < mo. *o* \alt *õ*:" (the change of gender of "diphtongue" is mine; cf. 1.2.2.). The Polish text says "dwugłoska" 'arch. diphthong'. Throughout the text, "voyelle double" is in pen and, in most cases, corrected in pencil to "diphtongue"; except for here, the change is never additionally marked in the margin. (P [35])

<sup>d</sup> "*lũom*" in the Polish text. (P [35])

<sup>e</sup> The same in the Polish text. Possibly a clerical error from a version previous to the one available to me. Cf. fn. 272/c. (P [35])

<sup>f</sup> "*thudũor*" in the Polish text. (P [35])

<sup>g</sup> "*khuguo*" in the Polish text. (P [35])

<sup>h</sup> "*ũa*, *ũo*" in the Polish text. (P [35])

<sup>i</sup> A question mark in the margin by the line: "que l'ancien disparaît, ut, peu à peu, ou se modifie, fortement.". The Polish text says: "gdy stary uległ zanikowi, albo się mocno przekształcił" = 'while the old one disappeared or transformed considerably'. (P [35])

<sup>j</sup> "*wõa*" in the Polish text. (P [35])

<sup>k</sup> A question mark in the margin by the line: "le voyons, les uns, l'une, à côté des autres, de l'autre, sur le même pied,.". The Polish text says "obok siebie" 'by one another'. (P [35])

<sup>l</sup> A dash in the margin by the line: "de, s, voyelle, s, à triple quantité [...]". The Polish text says "samogłoski trojakiej quantità" = 'vowels of triple quantité'. (P [35])

[11.] Tandis que, dans la langue mongole, les voyelles longues ont trouvé un vaste champ d'application, dont la limite paraît même s'étendre à mesure, l'on y rencontre cependant aussi le phénomène opposé, c'est-à-dire la disparition des longueurs.

Cela arrive parfois dans certains cas déterminés. En langue kalmouke, c'est dans la déclinaison possessive que se manifeste telle disparition; lorsque se rencontrent deux suffixes pourvus de voyelles longues, la seconde se trouve actuellement tout à fait éliminée.

El.  $-\bar{a}ṣṇ < -\bar{a}ṣān < \text{mo. } a\check{c}a + ban,$

Instr.  $-\bar{a}rṇ < -\bar{a}rān < \text{mo. } bar + jan,$

Com.  $-\bar{l}ārṇ < -\bar{l}ārān = \text{mo. } luyā + ban.$

Tel est le résultat de mes propres observations sur divers parlars kalmouks. Je n'en dois pas moins signaler que M. Ramstedt, tant dans ses textes kalmouks que dans son *Kalmückisches Wörterbuch*, écrit constamment les désinences en question par deux voyelles longues:  $-\bar{a}ṣān, -\bar{a}rān, -\bar{l}ārān$ <sup>46</sup>. [43]

Les études de Mostaert sur le dialecte ordos constatent également que, dans le cas, dont nous nous occupons, la voyelle longue casuelle y prend le dessus sur la voyelle possessive. Nous avons chez lui, en effet: *xanlāran, irgenēsen*<sup>47</sup>.

Au contraire, dans les dialectes bouriates, c'est la voyelle possessive qui l'a emporté: *mināyarā*<sup>48</sup>.<sup>b</sup> Dans ces dialectes, les voyelles longues voisines sont réduites dans d'autres cas également, mais ni dans tous, ni toujours la seconde voyelle; quelquefois, c'est la finale<sup>c</sup> qui subit la réduction: *dalā<sup>i</sup> – dalājār*<sup>49</sup>.

Dans les idiomes orientaux enfin, M. Rudnev a observé l'influence réciproque des voyelles longues, même dans deux mots voisins: *norxos ēnā* (au lieu de *norxōs ēnā*), *xurēt irle* (au lieu de *xurēt irlē*)<sup>50</sup>.

Quant à la disparition de la longueur, nous la rencontrons dans le domaine mongol, également comme un phénomène d'ordre général. Les recherches de M. Rudnev [44]

<sup>46</sup> Cette divergence de nos observations, je l'ai constatée encore en 1916 dans le RO I, p. 2. Cf. *Kalm. gramm.*<sup>2</sup>, 192–193.<sup>a</sup>

<sup>47</sup> Mostaert, *Textes*, XXVIII.

<sup>48</sup> Poppe, *Dahur X; Ałar I*, 73.

<sup>49</sup> Poppe, *Ałar I*, 74 (§ 57).

<sup>50</sup> Rudnev, *Wort. Mong.* 195 (§ 48). M. Poppe a consacré beaucoup d'attention (*Ałar I*, 67–75) au problème des relations réciproques des voyelles longues dans un même mot.

<sup>a</sup> A question mark in the margin by the line: "encore en 1916 dans le RO I, p. 2. Cf. *Kalm. gramm.*<sup>2</sup>, 192–193." The Polish text says: "jeszcze w r. 1916 w RO I, cz. 2. Por. *Kalm. gramm.*<sup>2</sup>" = 'already in year 1916 in RO I, p. 2. Cf. [...]'. (P [36])

<sup>b</sup> "*minā, yarā*" in the Polish text. (P [37])

<sup>c</sup> A question mark in the margin by the line: "ni toujours la seconde voyelle; quelquefois, c'est la pre-mière [finale]". The Polish text says "pierwsza" 'first'. (P [37])

ont ainsi démontré que les dialectes de la Mongolie orientale possèdent précisément cette tendance générale<sup>51</sup>. Il est possible de soupçonner ici l'influence de la langue mandchoue qui, on le sait, a perdu depuis longtemps les voyelles longues; peut-être encore celle de la langue chinoise, qui n'en connaît pas<sup>52</sup>. Mais on peut admettre aussi l'action des facteurs intérieurs.

[45] III.

[12.] Passons maintenant aux langues t u r q u e s, laissant provisoirement de côté le tchouvache et le yakoute.

Presque toutes les langues turques connaissent les voyelles longues, sans y attacher pourtant l'importance dont elles jouissent dans les langues mongoles. Ces voyelles ont éveillé l'intérêt de nombreux savants. Non seulement les turcologues s'en sont sérieusement occupés (Böhtlingk, Radloff, Foy, Németh, Jarring), ainsi que les mongolistes (Poppe, Ligeti), les fennistes (Budenzen, Gombocz, Räsänen), mais aussi les linguistes (V. Grönbech, Pedersen, Korš, Polivanov, Bogoroditski); il s'est même élevé entre eux des différences d'opinions assez marquées, qui ne sont pas encore aplanies. L'objet principal de ces controverses concernait précisément l'origine des voyelles longues. Tandis que les uns, avec Radloff en tête, étaient d'avis que les langues turques, ainsi que les mongoles ne possédaient primitivement pas de voyelles longues et que celles-ci étaient nées, pour la plupart, par contraction de groupes du même type V+C+V, qu'en mongol; les autres prétendaient,<sup>3a</sup> au contraire, que déjà la langue proto-turque<sup>b</sup> connaissait les voyelles longues, sans pour cela renier l'importance de la contraction, comme facteur de second ordre et plus tardif. Le débat s'aggrava par suite d'un malentendu: dans le développement des voyelles longues turques, on avait négligé de tenir suffisamment compte du côté chronologique; ce ne fut que dans les travaux de date plus récente (Polivanov, Jarring, Menges, Räsänen, Ligeti) que la question sembla se trouver convenablement posée, par la délimitation de deux couches de longueur, l'une antérieure à l'autre postérieure, et par l'étude de chacune d'elles à part. Commençons par considérer d'abord la plus j e u n e de ces deux couches, celle que nous trouvons dans les dialectes contemporains, car c'est celle qui correspond justement aux longueurs mongoles de la première phase, dont il a été question ci-dessus.

<sup>51</sup> Rudnev, op. cit., 194–196 (§§ 45–48).

<sup>52</sup> Au dire de M. Rudnev et des autres voyageurs, les dialectes mongols orientaux ont fortement subi l'influence chinoise.

<sup>a</sup> A line in the margin by the line marked 3 but there are no corrections in it. The Polish text is the same. (P [39])

<sup>b</sup> “pra-” is encircled but not crossed out and “? proto” is written above it in pencil. The Polish text says “pratureckim” ‘Proto-Turkic’. The same correction is made to all the occurrences of the term throughout the text. Cf. fns. 280/d, 292/c and 292/d. (P [39])